

Edouard Louis « En finir avec Eddy Bellegueule » (p.13-17), 2014

Eddy, le narrateur vit dans un petit village au nord de la France avec sa famille. Dans cet extrait il nous parle de son enfance à l'école et le rencontre avec des voyous et de sa situation familiale avec un père qui boit trop et des gens autour de lui qui ne le comprennent pas.

Rencontre

De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux. Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années, je n'ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie. Simplement la souffrance est totalitaire : tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître.

5 Dans le couloir sont apparus deux garçons, le premier, grand, aux cheveux roux, et l'autre, petit, au dos voûté. Le grand aux cheveux roux a craché Prends ça dans ta gueule.

10 Le crachat s'est écoulé lentement sur mon visage, jaune et épais, comme ces glaires sonores qui obscurcissent la gorge des personnes âgées ou des gens malades, à l'odeur forte et nauséabonde. Les rires aigus, stridents, des deux garçons Regarde il en a plein la gueule ce fils de pute. Il s'écoule de mon œil jusqu'à mes lèvres, jusqu'à entrer dans ma bouche. Je n'ose pas l'essuyer. Je pourrais le faire, il suffirait d'un revers de manche. Il suffirait d'une fraction de

20 seconde, d'un geste minuscule pour que le crachat n'entre pas en contact avec mes lèvres, mais je ne le fais pas, de peur qu'ils se sentent offensés, de peur qu'ils s'énervent encore un peu plus.

25 Je n'imaginai pas qu'ils le feraient. La violence ne m'était pourtant pas étrangère, loin de là. J'avais depuis toujours, aussi loin que remontent mes souvenirs, vu mon père ivre se battre à la sortie du café contre d'autres hommes ivres, leur casser le nez ou les dents. Des hommes qui avaient regardé ma mère avec trop d'insistance et mon père, sous l'emprise de l'alcool, qui fulminait Tu te prends pour qui à

30 regarder ma femme comme ça sale bâtard. Ma mère qui essayait de le calmer Calme-toi chéri, calme-toi mais dont les protestations étaient ignorées. Les copains de mon père, qui à un moment finissaient forcément par intervenir, c'était la règle, c'était ça aussi être un vrai ami, un bon copain, se jeter dans la bataille pour séparer mon père et l'autre, la victime de sa saoulerie au visage désormais couvert de plaies. Je voyais mon père, lorsqu'un de nos chats mettait au

40 monde des petits, glisser les chatons tout juste nés dans un sac plastique de supermarché et claquer le sac contre une bordure de béton jusqu'à ce que le sac se remplisse de sang et que les miaulements cessent. Je l'avais vu égorger des cochons dans le 45 jardin, boire le sang encore chaud qu'il extrayait

pour en faire du boudin (le sang sur ses lèvres, son menton, son tee-shirt) C'est ça qu'est le meilleur, c'est le sang quand il vient juste de sortir de la bête qui crève. Les cris du cochon agonisant quand mon 50 père sectionnait sa trachée-artère étaient audibles dans tout le village.

J'avais dix ans. J'étais nouveau au collège. Quand ils sont apparus dans le couloir je ne les connaissais pas. J'ignorais jusqu'à leur prénom, ce qui n'était pas 55 fréquent dans ce petit établissement scolaire d'à peine deux cents élèves où tout le monde apprend vite à se connaître. Leur démarche était lente, ils étaient souriants, ils ne dégageaient aucune agressivité, si bien que j'ai d'abord pensé qu'ils venaient faire connaissance. Mais pourquoi les grands venaient-ils me parler 60 à moi qui étais nouveau ? La cour de récréation fonctionnait de la même manière que le reste du monde : les grands ne côtoyaient pas les petits. Ma mère le disait en parlant des ouvriers Nous les petits on intéresse personne, surtout pas les grands bourgeois. 65

Dans le couloir ils m'ont demandé qui j'étais, si c'était bien moi Bellegueule, celui dont tout le monde parlait. Ils m'ont posé cette question que je me suis répétée ensuite, inlassablement, des mois, des années, 70 C'est toi le pédé ?

En la prononçant ils l'avaient inscrite en moi pour

75 toujours tel un stigmaté, ces marques que les Grecs gravaient au fer rouge ou au couteau sur le corps des individus déviant, dangereux pour la communauté. L'impossibilité de m'en défaire. C'est la surprise qui m'a traversé, quand bien même ce n'était pas la première fois que l'on me disait une chose pareille. On ne s'habitue jamais à l'injure.

80 Un sentiment d'impuissance, de perte d'équilibre. J'ai souri - et le mot *pédé* qui résonnait, explosait dans ma tête, palpitait en moi à la fréquence de mon rythme cardiaque.

85 J'étais maigre, ils avaient dû estimer ma capacité à me défendre faible, presque nulle. À cet âge mes parents me surnommaient fréquemment *Squelette* et mon père réitérait sans cesse les mêmes blagues *Tu pourrais passer derrière une affiche sans la décoller*. Au village, le poids était une caractéristique valorisée. Mon père et mes deux frères étaient obèses, plusieurs femmes de la famille, et l'on disait volontiers *Mieux vaut pas se laisser mourir de faim, c'est une bonne maladie.*

90 (L'année d'après, fatigué par les sarcasmes de ma famille sur mon poids, j'entrepris de grossir. J'achetais des paquets de chips à la sortie de l'école avec de l'argent que je demandais à ma tante - mes parents n'auraient pas pu m'en donner - et m'en gavais.

100 Moi qui avais jusque-là refusé de manger les plats trop gras que préparait ma mère, précisément par crainte de devenir comme mon père et mes frères - elle s'exaspérait : *Ça va pas te boucher ton trou du cul* -, je me mis soudainement à tout avaler sur mon passage, comme ces insectes qui se déplacent en nuages et font disparaître des paysages entiers. Je pris une vingtaine de kilos en un an.)

105 Ils m'ont d'abord bousculé du bout des doigts, sans trop de brutalité, toujours en riant, toujours le crachat sur mon visage, puis de plus en plus fort, jusqu'à claquer ma tête contre le mur du couloir. Je ne disais rien. L'un m'a saisi les bras pendant que l'autre me mettait des coups de pied, de moins en moins souriant, de plus en plus sérieux dans son rôle, son visage exprimant de plus en plus de concentration, de colère, de haine. Je me souviens : les coups dans le ventre, la douleur provoquée par le choc entre ma tête et le mur de briques. C'est un élément auquel on ne pense pas, la douleur, le corps souffrant tout à coup, blessé, meurtri. On pense - devant ce type de scène, je veux dire : avec un regard extérieur - à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur. [...]

Ils riaient quand mon visage se teintait de rouge à cause du manque d'oxygène (le naturel des classes populaires, la simplicité des gens de peu qui aiment rire, les *bons vivants*). Les larmes me montaient aux yeux, mécaniquement, ma vue se troublait comme c'est le cas lorsqu'on s'étouffe avec sa salive ou quelque nourriture. Ils ne savaient pas que c'était l'étouffement qui faisait couler mes larmes, ils s'imaginaient que je pleurais. Ils s'impatientaient.

Vocabulaire :

Au dos voûté *krumrygget*

A craché *spyttede*

En avoir plein la gueule *se flot ud (ironisk)*

Tu te prends pour qui *hvem tror du, du er*

Saoulerie *druk*

Trachée-artère *luftår*

Collège *svarende til folkeskole*

Bourges *borgere*

Le pédé *bøssen*

Individus déviantes *afvigende personer*

(fra de gængse opfattelser af regler og normer)

mieux vaut pas se laisser mourir de faim, c'est une bonne maladie

det er bedst ikke dø af sult, det ville i sandhed være en sygdom

trou du cul *ffols*

bousculer du bout des doigts *prikke til med fingrene (småskubbe)*

bons vivants *lystige føtter*